Bernard Léger
Président de la Société d'Etudes d'Avallon

Gaston Chaissac et Avallon

« Mon père et ma mère étaient tous les deux de la commune de Soursac (arrondissement de Tulle en Corrèze) » affirme Gaston Chaissac dans l'une de ses innombrables lettres. Effectivement, le patronyme Chaissac a tout d'une consonance corrézienne et la surprise est totale lorsqu'il déclare haut et fort depuis sa Vendée d'adoption : « Je suis d'Avallon, comme Cousin d'Avallon, mon maître en compilation ».

Œuvre sans titre (Florida, biscuits d'Avallon) extraite de « Chaissac », catalogue de la galerie nationale du Jeu de Paume, Paris , 2000

Gaston Chaissac est bien né à Avallon le 13 août 1910, au premier étage du 1, rue de Paris, fils de Claudine Breuil et de Jean Chaissac, cordonnier et marchand de chaussures sédentarisé. Dernier né d'une famille de quatre enfants, il a gardé des souvenirs de cette enfance avallonnaise : il a été baptisé à la collégiale Saint-Lazare et a fait ses études à l'école primaire des Remparts où il ne fut pas un bon élève (sa nature maladive nuisait à une bonne intégration).

La Grande Guerre entraîna la mobilisation de son père qu'il ne voyait qu'à l'occasion des permissions. Il sera donc élevé en liberté et fera du jardin familial de La Morlande un lieu de délices : n'a-t-il pas rappelé son attachement à ce jardin en terrasse avec son poulailler à un étage et une mare ? Mais il ne détestait pas jouer aux billes sur les escaliers de l'hôtel de Gouvenain que la ville venait d'acquérir, à deux pas de chez lui.

La paix revenue, ses parents divorcèrent et le garçon avoua qu' « il en fut presque heureux ». Les Avallonnais qui avaient connu la mère, se souvinrent longtemps de cette femme courageuse, abandonnée par le père, qui dut tenir seule son magasin de chaussures pour subvenir aux besoins de ses enfants.

Le temps de l'apprentissage venu, sa mère décida qu'il serait marmiton dans un des grands hôtels d'Avallon, l'hôtel du Chapeau Rouge. Là n'était pas sa vocation et dans les années qui suivirent il fut successivement commis quincaillier, apprenti bourrelier et palefrenier (l'amour des chevaux était un atavisme).

En 1926, il quitta Avallon pour Villapourçon, au pied du mont Beuvray. Il vécut avec sa mère chez sa sœur aînée, Georgette, qui venait d'y être nommée postière. Il exerça le métier de cordonnier à domicile, occupation compatible avec sa déficience physique confirmée par une exemption de service militaire.

L'année 1931 fut « l'année terrible » : il perdit sa mère à laquelle il était très attaché, et sa sœur qu'il admirait, se maria. Ce fut, désormais, un va-et-vient entre Villapourçon et Paris. En 1934, il ouvrit avec son frère une échoppe de cordonnier rue Mouffetard où les déchets de cuir lui permirent de réaliser ses premières créations. Des ennuis matériels obligèrent les deux frères à fermer leur échoppe, si bien que Gaston Chaissac revint pour deux ans à Villapourçon.

La chance lui sourit en 1937, lorsque, de retour à Paris chez son frère, ce dernier occupait le même immeuble que l'artiste allemand Otto Freundlich, représentant de l'art abstrait, dont l'œuvre était bannie par Hitler, au nom de « l'art dégénéré ». Gaston Chaissac fréquenta régulièrement son atelier et Freundlich remarqua très vite le potentiel de ce néophyte pour déclarer : « Un maître nous est né ! ». Dès cette époque, il exposa des dessins et des gouaches. Cette œuvre, naïve et toute d'instinct, s'apparentait aux primitifs.

Les années suivantes (aussi les premières années de guerre), le conduisirent en sanatorium pour soigner la tuberculose dont il était atteint. Ce furent des années de formation, mais l'originalité picturale de Chaissac était déjà perceptible dans cette œuvre qui mêlait éléments végétaux, animaux et humains.

En 1942, il se rendit à Saint-Rémy de Provence où il partagea son temps entre la bourrellerie qui l'employait et l'atelier de l'artiste Albert Gleizes, cubiste de renom. Il y rencontra deux personnages importants pour la suite de sa carrière : André Bloc, architecte et sculpteur, qui le mit en rapport avec des galeristes célèbres, Iris Clert de Paris et Pagani de Milan, ainsi qu'André Lhote qui l'introduisit chez Jean Paulhan. Gaston Chaissac se maria à la fin de l'année 1942 avec Camille Guibert, rencontrée dans une maison de convalescence. Le mariage eut lieu à Vix (Vendée) d'où la jeune femme était originaire. Une fille, Annie naquit de cette union. Mais c'est à Boulogne(Vendée) où Camille, institutrice laïque, venait d'être nommée, que le couple vécut avant de s'installer à Sainte-Florence-de-l'Oie, dans le bocage. Gaston Chaissac découvrit le milieu rural vendéen, rétrograde et calotin, et souffrit d'isolement et d'incompréhension. Or cette vie de marginal au contact de la nature s'avéra propice à l'épanouissement de sa « peinture rustique moderne ».

Par la suite, il se lia à Jean Dubuffet, l'inventeur de l'art brut, qui lui portait un réel intérêt. Les rapports entre ces deux artistes en début de carrière furent d'égal à égal. Dubuffet poussa Chaissac dans l'aventure de l'art brut (expression de Jean Paulhan) qui donna lieu à une première exposition en 1949. Cet art, sans référence culturelle, en rupture totale avec l'art proprement dit, correspondait à la « peinture rustique moderne », art pur délivré des poncifs de la tradition. Si Chaissac découvrit la couleur avec la peinture à l'huile de marque Valentine ou Ripolin, les objets qui prirent une place très importante dans son œuvre résultèrent de matériaux ou d'objets de rebut (pierres peintes, objets assemblés ou enluminés, totems). Il exposa dans les salons parisiens et en province, à La Roche-sur-Yon, Nantes et Limoges, puis à l'étranger.

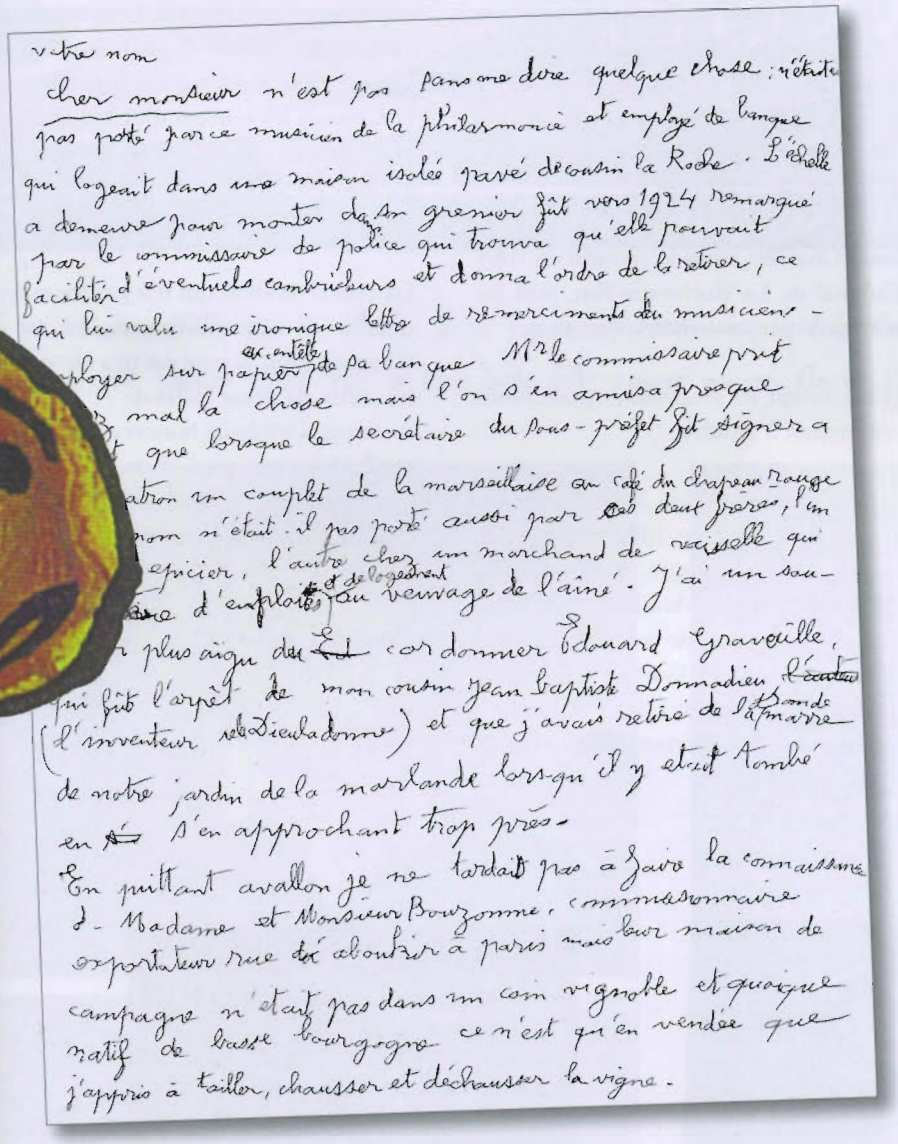
Ses œuvres furent acquises par des amateurs avisés (voir document : Sans titre Florida, biscuits d'Avallon). L'artiste Chaissac participait aussi à la vie culturelle en collaborant à des revues littéraires et surtout à la N.R.F où il publia Hippobosque au Bocage en 1951, recueil de lettres dont le titre s'inspirait du nom d'une mouche nuisible aux chevaux, rencontré dans l'encyclopédie Larousse, sa boîte à outils littéraire. Il était avant tout épistolier et échangeait une correspondance abondante avec Jean Paulhan, Jean Dubuffet, Raymond Queneau, Michel Ragon, Anatole Jakovsky, Pierre et Michel Boujut, et bien d'autres…

Qu'en était-il, à cette époque, de ses relations avec Avallon ? Gaston Chaissac avait une cousine Marie Chaissac qui avait épousé Léopold Catinot, marchand de chaussures à Avallon, le couple tenant le magasin Catinot-Chaissac, grande rue. Or, dans sa séance du 6 mars 1960, la Société d'Etudes d'Avallon proposait un sujet original : « Du cordonnier avallonnais Chaissac au facteur Cheval, à la découverte de l'Art brut » par M. Bernard Moricard. Cette communication d'avant-garde ne laissa pas indifférente la famille de Gaston Chaissac qui en informa « le Morvandiau en blouse boquine » (comme il aimait se définir).

Il ne resta pas insensible à cet hommage avallonnais puisqu'il adressa à Roger Martin, secrétaire de la SEA, une lettre à transmettre à M. Moricard dont il ignorait l'adresse.

Cette lettre surréaliste (voir document) est typique de ce que pouvait écrire Gaston Chaissac. Il montre à la fois ses qualités de raconteur à travers de courtes anecdotes drôles ou cruelles, et sa très grande mémoire sur son passé avallonnais ; et puisqu'il écrit à un membre d'une société savante (même s'il ignore que M. Moricard est professeur à l'Ecole des Arts et Métiers), il néglige volontairement l'orthographe.

Dans une lettre adressée à Jean Dubuffet (vers le 8 juillet 1960), il précise : « Monsieur bernard moricard, de la société d'études d'Avallon ma ville natale a fait à la dite société une communication intitulée du cordonnier avallonnais chaissac au facteur cheval, à la découverte de l'art brut ». C'est dire s'il est surpris, mais fier d'être honoré dans son pays natal. D'autre part, il aborde dans cette lettre les mêmes anecdotes que dans la lettre à M. Moricard : les pommes de la St-Jean menacées par les oiseaux en trop grand nombre à cause de la disparition des vipères trop chassées, Noël Cougnon, chasseur de lézards dans le cimetière des Essarts et récipiendaire du certificat d'études, et surtout l'accident de voiture aux quatre chemins de l'Oie (Ste-Florence-de-l'Oie) particulièrement détaillé ; ce qui prouve combien les nouvelles étaient rares dans ce village.


votre nom
cher monsieur n'est pas sans me dire quelque chose ; n'était
pas porté par ce musicien de la philarmonie et employé de banque
qui logeait dans une maison isolée pavé de cousin la Roche. L'échelle
a demeure pour monter dans son grenier fût vers 1924 remarqué
par le commissaire de police qui trouva qu'elle pouvait
faciliter d'éventuels cambrioleurs et donna l'ordre de la retirer, ce
qui lui valu une ironique lettre de remerciements du musicien-
employer sur papier en tête de sa banque Mr le commissaire prit
mal la chose mais l'on s'en amusa presque
autant que lorsque le secrétaire du sous-préfet fit signer a
son patron un couplet de la marseillaise au café du chapeau rouge
Votre nom n'était-il pas porté aussi par ces deux frères, l'un
commis épicier, l'autre chez un marchand de vaisselle qui
permutère d'emploies et de logement au veuvage de l'aîné. J'ai un sou-
venir plus aigu du cordonnier Edouard Gravaille,
qui fût l'arpêt de mon cousin Jean baptiste Donnadieu
(l'inventeur de la Dieuladonne) et que j'avais retiré de la grande marre
de notre jardin de la morlande lorsqu'il y était tombé
en s'en approchant trop près.
En quittant avallon je ne tardais pas à faire la connaissance
de Madame et Monsieur Bouzonnie, commissionnaire
exportateur rue d'aboukir à paris mais leur maison de
campagne n'était pas dans un coin vignoble et quoique
natif de basse bourgogne ce n'est qu'en vendée que
j'appris à tailler, chausser et déchausser la vigne.

votre nom
cher monsieur n'est pas sans me dire quelque chose ; n'était il pas porté par ce monsieur de la philarmonie(sic) et employé de banque qui logeait dans une maison isolée pavé de cousin la Roche. L'échelle a demeure pour monter dans son grenier fût vers 1924 remarqué par le commissaire de police qui trouva qu'elle pouvait faciliter d'éventuels cambrioleurs et donna l'ordre de la retirer, ce qui lui valu une ironique lettre de remerciements du musicien-employer (sic) sur papier avec entête de sa banque. M. le commissaire prit assez mal la chose mais l'on s'en amusa presque autant que lorsque le secrétaire du sous-préfet fit signer a (sic) son patron un couplet de la marseillaise au café du chapeau rouge.

Votre nom n'était-il pas porté aussi par ces deux frères, l'un commis épicier, l'autre chez un marchand de vaisselle qui permutère(sic) d'emploies(sic) et de logement au veuvage de l'aîné. J'ai un souvenir plus aigu du cordonnier Edouard Gravaille qui fût l'arpête(sic) de mon cousin Jean-baptiste(sic) Donnadieu (l'inventeur de la Dieuladonne) et que j'avais retiré de la grande marre (sic) de notre jardin de la morlande lorsqu'il y était tombé en s'approchant trop près.

En quittant avallon je ne tardais pas à faire la connaissance de Madame et Monsieur Bouzonnie, commissionnaire exportateur rue d'aboukir à paris mais leur maison de campagne n'était pas dans un coin vignoble et quoique natif de basse bourgogne ce n'est qu'en vendée que j'appris à tailler, chausser et déchausser la vigne[...]

Dans une autre lettre, datée du 21 octobre 1963, à Albert Chaperon, journaliste et critique d'art au « Vendéen de Paris », il rapporte qu'il vient d'annoncer à Mme Charles Lechat de Champien, village proche d'Avallon, son exposition à « la galleria grattecielo de Milan ». Il en profite pour livrer ses souvenirs autour de Champien : les vendanges dans la grande vigne de la famille Lechat sur la route d'Annéot, les déchets puants des tanneries qui servaient à fertiliser des asperges, la puanteur du bouc de la Papo (Pauline Deferre) et « Firmin qui, pour la modique somme de deux sous, imitait l'âne dans son sabot ».

Gaston Chaissac connaissait bien la famille Lechat de Champien et il était heureux de faire part à Madame Charles Lechat de l'exposition de ses œuvres en Italie ; ses souvenirs sur cette famille sont assez précis : « le père de Madame charles lechat était un médecin du voisinage et charles devient archéologue ». Si le père de Mme Lechat était bien docteur à Joux-la-Ville, en revanche, Charles Lechat devint géologue. Cet autodidacte, amoureux de ses « cailloux » (comme il aimait les appeler), avait créé un véritable musée privé à Champien qui attirait de nombreux visiteurs. Une partie de ses collections a été cédée, à sa mort, au musée d'Avallon.

Gaston Chaissac a fait passer à la postérité une Avallonnaise peu connue, Melle Guignepied, son professeur de dessin, qui lui avait toujours interdit la gomme. Ainsi, dans une lettre à l'architecte André Bloc où il parle d'une maison de Vix, en cours de restauration par une admiratrice, Mme Bouillier, il précise : « Cette maison est aussi déserte que la grotte du père leleu, que dubuffet connaît pour y avoir été conduit dans son adolescence par Melle guignepied, notre instigatrice de l'art brut que j'ai préféré baptiser peinture rustique moderne ». Ici le scoop est double : Melle Guignepied aurait connu Dubuffet adolescent et elle serait à la naissance de ce courant pictural d'avant-garde : l'art brut !...

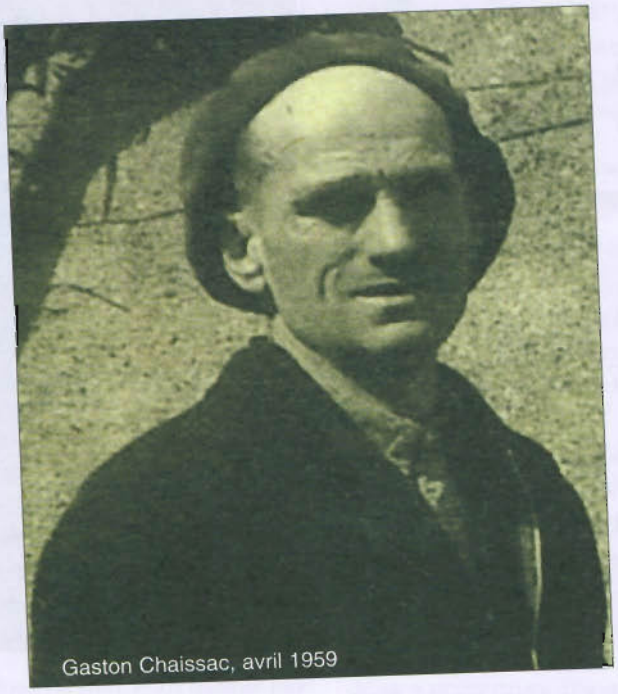
Gaston Chaissac, malade, mourut en 1964 à l'hôpital de La Roche-sur-Yon, puis fut enterré à Vix où sa femme enseignait.

Quelles furent les empreintes posthumes de cet artiste à Avallon ?

Il a fallu une exposition à la Maison du tourisme à Auxerre en 1982, relayée par Antenne 2, à l'époque, pour que la Société d'Etudes d'Avallon s'en fasse l'écho par une nouvelle communication : « Vie et Œuvre de Gaston Chaissac » (d'après le catalogue de l'exposition Chaissac) par M. Bernard Léger. Par la suite, en 1993, l'Office du tourisme reprit une exposition de dessins de Gaston Chaissac, déjà exposées à Joigny.

L'an 2000 fut une année faste pour l'œuvre de l'artiste : une exposition exhaustive à la galerie nationale du Jeu de Paume (350 œuvres) et la mise en vente par la Poste d'un timbre, « Visage rouge ». Or, la Poste d'Avallon n'en fit aucune publicité particulière. C'est pourquoi le président de la Société d'Etudes établit des contacts avec M. Benoît Decron, conservateur du musée de l'abbaye Sainte-Croix aux Sables-d'Olonne où sont conservées les œuvres de Chaissac, pour venir parler de ce peintre insolite, « le Picasso en sabots », aux Avallonnais, le 21 juillet 2001.

La ville d'Avallon qui n'a pas les moyens d'offrir à son musée une œuvre de Chaissac dont la cote est très élevée dans les salles de vente (plus de 10 000 euros souvent), a souhaité honorer cet artiste en attribuant son nom à la bibliothèque municipale, en octobre 2002, en présence de Mme Annie Chaissac-Raison, fille de l'artiste.


Gaston Chaissac, avril 1959

Bibliographie :

- Françoise Brutsch, *Gaston Chaissac.* Revue Beaux Arts n°32, février 1986.
- Dominique Allan Michaud, *Gaston Chaissac, puzzle pour un homme seul.* NRF, Gallimard, 1992.
- Galerie nationale du Jeu de Paume, *Chaissac*, 2000.
- Musée de l'abbaye Sainte-Croix, *Gaston Chaissac. Correspondances*, Les Sables-d'Olonne, 2004.